



L'uniscope

ACTUALITÉS

Médecins et thérapeutes collaborent désormais pour sensibiliser les étudiants aux médecines complémentaires

RENCONTRE

Portrait de Bruno Pellegrino, un étudiant en lettres qui fait ses preuves en tant que jeune écrivain

Performance sonore au cœur de Lausanne

Historien de la médecine, Vincent Barras pratique aussi la poésie sonore, un usage de la parole truffé de phonèmes et de bruits en tout genre. A découvrir au Festival de la Cité.

2 Espresso

Image du mois

Acheter fruits, légumes, pain et fromage de production locale sur le site de l'UNIL? C'est désormais possible. Un marché de produits frais a lieu tous les mardis de 10h à 16h environ, entre l'Internef et l'Extranef. Ce marché est le résultat d'une collaboration entre la Fédération des associations d'étudiant(e)s (FAE), l'association pour le développement durable Unipoly et la direction de l'UNIL.



Renata Vujica © UNIL

Lu dans la presse

«En tant qu'acteurs engagés dans la vie du campus, notre devoir était de dire quelle était notre vision de l'université.» Julien Bocquet, secrétaire général de la FAE/UNIL. Citation tirée de l'article «La réforme de Bologne reste difficile à digérer pour l'UNIL» paru dans le quotidien fribourgeois *La liberté* le 14 mai 2011.

Petite astuce



© Wikimedia

Besoin d'un antivirus pour Windows? L'UNIL offre

Symantec End Point aux membres de la communauté universitaire, avec les mises à jour automatiques. Il est téléchargeable à partir du site web du Centre informatique. Une fois sur la page du CI, il faut choisir la version de l'antivirus qui correspond à son ordinateur, puis entrer son code d'accès UNIL. En cas de problème ou de question, contactez le help desk du CI. Pour télécharger l'antivirus:

<http://www.unil.ch/ci/page84708.html>



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Certains y croient, d'autres pas. Quoi qu'il en soit, les rapports ont toujours été tendus entre la médecine officielle et les thérapies complémentaires. Un vieux débat? A la Faculté de biologie et de médecine (FBM) de l'UNIL,

en tout cas, il semble dépassé puisque docteurs FMH et thérapeutes travaillent de concert: des cours sensibilisent les futurs médecins à l'exercice de ces pratiques. La fin d'un tabou? Réponse dans notre enquête à lire en pages 4 et 5.

Menu varié ce mois encore dans *l'uniscope*. En page 6, Vincent Barras, historien de la médecine, évoque avec passion la poésie sonore, mouvement qu'il explore depuis une trentaine d'années. Le 2 juillet au Festival de la Cité, il montera sur scène avec la poétesse germano-suisse Nora Gomringer, dont il vient de tra-

duire un recueil. Le thème de leur spectacle sonore? Le changement climatique...

Portrait d'un autre passionné en pages 8 et 9. Nous sommes allés à la rencontre de Bruno Pellegrino, 22 ans, étudiant en lettres au talent précoce, Prix de la Sorge 2011, Prix du jeune écrivain francophone 2011 avec *L'idiot du village*, une nouvelle qui relate une drôle d'histoire, des décès étranges, dans un petit village. Bruno Pellegrino? Un jeune homme plein de passion et de talent. Deux mots qui collent parfaitement à Jon Ferguson, basketteur, entraîneur, professeur d'anglais, écrivain, peintre et

Campus plus

Depuis que l'homme voyage, il emporte avec lui des graines ou des plantes. De manière volontaire ou non. Des espèces qui se plaisent parfois tellement dans leur nouvelle patrie qu'elles se multiplient sans cesse. Ambrosie, **buddleia**, renouée du Japon, robinier faux-acacia... Leur prolifération risque de mettre en danger la faune et la flore indigènes, dont celle du campus de l'UNIL. Pour cette raison le Service des parcs et jardins surveille constamment les plantes envahissantes présentes sur le site. Pour sensibiliser les membres de la communauté universitaire, des panneaux qui présentent différentes espèces ont été installés au bord des chemins du campus.

> www.unil.ch/unibat/page67139.html



Aquiya © Fotolia.com

Les uns les autres



Populisme, même pas peur! Premier assistant à la Faculté des SSP, **Antoine Chollet** propose dans *Défendre la démocratie directe* (collection Le Savoir suisse) de ne pas craindre les votes populaires, même lorsque l'objet bouscule un consensus que l'on croyait acquis. Il veut ainsi dénoncer l'éventuelle dérive des élites suisses, qui seraient de plus en plus méfiantes à l'égard des droits populaires. Selon lui, il faut en revanche se mobiliser fortement contre certaines initiatives, qu'il serait antidémocratique d'invalider préalablement.

Le chiffre

1700 C'est le nombre de journaux – provenant de 92 pays et publiés en 48 langues – disponibles quotidiennement sur le kiosque en ligne Pressdisplay. Depuis un ordinateur connecté sur le campus de l'UNIL ou depuis la maison grâce à un accès authentifié, tous les journaux sont accessibles gratuitement dans leur mise en page et leur format originaux.
<http://library.pressdisplay.com>

invité de notre rubrique « Vu d'ailleurs » en pages 10 et 11. En compagnie de Bernard Challandes, il débattrait sur le campus de l'UNIL du rôle de l'entraîneur. Un bon moment en perspective.

Les amateurs de fado vont également être gâtés en page 16. Invitée par la BCU, la grande Mariana Correia, qui pratique cet art depuis 30 ans. Et en page 17, un dialogue avec Marc Perrenoud. Maître assistant en sociologie du travail, il a notamment étudié le métier des musiciens « ordinaires », qui, comme Mariana Correia, fréquentent surtout les scènes locales.

Entendu sur le campus

« Mon QCM? En tout cas, il ne sera pas trop dur à corriger pour le prof... J'ai coché à chaque fois la case A! »



© G. Evanno

Terra academica

Nos descendants devront trouver un mécanisme inédit pour produire des mâles. En effet, le chromosome Y est condamné à disparaître, ne parvenant plus à échanger du matériel génétique avec le chromosome X. Chez certains rongeurs, Y a déjà disparu. Chez une petite grenouille, pourtant, Y continue à recombinaison avec X et à se régénérer. Au Département d'écologie et d'évolution, Nicolas Perrin démontre comment cette recombinaison des chromosomes sexuels dépend du phénotype (mâle ou femelle) et non du génotype (XX ou XY). Or, dans certaines conditions de température, un embryon de **rainette** doté d'un génotype XY peut se développer en femelle. Dans ces cas d'inversion sexuelle, Y peut recombinaison avec X, ce qui empêche sa dégénérescence sur le long terme. Un modèle valable pour tous les vertébrés à sang froid.

BRÈVES

LUTTE CONTRE LES DÉMENCES

Spécialiste du dépistage précoce des démences, le neurologue Jean-François Démonet occupera une chaire d'excellence Leenaards à l'UNIL-CHUV, dans le cadre d'un **nouveau Centre de la mémoire** qu'il dirigera dès le 1^{er} septembre 2012. Cette création représente un élément fort du « programme Alzheimer » développé par le Département de la santé et de l'action sociale du Canton de Vaud. Il s'agit de regrouper et de renforcer les ressources et les compétences en gériatrie, neurologie, neuropsychologie et psychiatrie de l'âge avancé. Outre la prise en charge des malades et de leur entourage, cette structure inédite formera des professionnels dans un esprit transdisciplinaire et conduira des travaux de recherche s'appuyant sur les technologies les plus avancées.

LEUR RAPPORT AU FÉMINISME

Stéphanie Pahud, docteur en lettres, maître assistante en linguistique française ainsi qu'à l'École de français langue étrangère à l'UNIL, a publié un **Petit traité de désobéissance féministe** (Artesia). Stéphanie Pahud propose une mise au point sur le féminisme, décrypte les variations publicitaires sur le féminin et le masculin, décortique le discours journalistique. Puis une cinquantaine de personnalités – journalistes, politiciens, écrivains, professeurs – notamment Darius Rochebin, Anne-Catherine Lyon, Christophe Passer, Fathi Derder, Anne Bielman ou Myret Zaki, dévoilent leur rapport au féminin.



ÉTUDIANTS DE L'UNIL PRIMÉS

L'équipe de l'UNIL n'est pas rentrée bredouille de sa première participation au **Challenge interuniversitaire d'aménagement et d'urbanisme**. Le projet des quatre étudiants de l'Institut de géographie a obtenu la deuxième place du concours, remporté par les instituts d'urbanisme de Paris et de Nantes. Ce challenge européen s'est déroulé à Aix-en-Provence en avril dernier. Il a réuni, pendant cinq jours, huit équipes préalablement sélectionnées. Le périmètre d'étude portait sur le quartier du viaduc d'Aix.

L'Université brise le tabou des médecines complémentaires

Le débat « pour ou contre les thérapies complémentaires » est dépassé. L'heure est au rapprochement. A la Faculté de biologie et de médecine, des cours sensibilisent désormais les futurs médecins à ces pratiques.

Aurélié Despont

Les Suisses sont fans de médecines complémentaires. Selon l'*Enquête sur la santé* publiée en 2007 par l'Office fédéral de la statistique (OFS), un Suisse romand consulte en moyenne 1,2 fois par année un thérapeute pour des prestations de médecine complémentaire. Et 32% des Vaudois interrogés confient y avoir eu recours pendant les douze derniers mois. Malgré ce succès auprès des patients, les rapports ont toujours été tendus entre la médecine officielle et son pendant non conventionnel. Une opposition traditionnelle entre « ceux qui y croient » et « ceux qui n'y croient pas » qui, d'après la Faculté de biologie et de médecine (FBM), n'a plus lieu d'être. La preuve? Docteurs FMH et thérapeutes collaborent désormais pour sensibiliser les étudiants de l'UNIL aux médecines complémentaires. Trois modules obligatoires de deux heures pendant les trois dernières années et un cours à option de trente-six heures ont fait leur entrée dans les plans d'étude. Et une Unité d'enseignement et de recherche sur les médecines complémentaires a été créée début 2011.

« Les thérapies complémentaires auxquelles recourent de nombreux patients peuvent constituer un bon appui à la médecine classique », relève Pierre-André Michaud, vice-doyen de la Faculté de biologie et de médecine. Mais elles ne sont pas non plus dépourvues d'effets potentiellement négatifs, notamment lors d'interactions avec un autre traitement. « Il est donc important de rendre attentifs les futurs médecins à l'existence de ces pratiques, d'aiguiser leur regard critique et de leur fournir les outils nécessaires pour répondre aux questions de leurs patients. » Selon Bertrand Graz, l'un des responsables du nouvel enseignement, « certains n'osent pas parler à leur médecin traitant des démarches complémentaires qu'ils entreprennent ». L'objectif du cours n'est pas de transmettre aux étudiants des connaissances pratiques, mais de briser le tabou qui pèse sur les médecines complémentaires et d'encourager les futurs médecins à prendre en compte toutes les étapes du parcours thérapeutique du malade lors d'une consultation.

La médecine classique s'oriente de plus en plus vers la notion de bénéfique pour le patient.

Avec la multiplicité de pratiques disponibles à côté de la médecine conventionnelle (*lire encadré*), la confrontation était inévitable. « L'important n'est pas de savoir qui détient la vérité ou si on adhère à telle ou telle pratique, explique Eric Bonvin, responsable de la nouvelle Unité d'enseignement et de recherche sur les médecines complémentaires. Le pluralisme médical nous oblige à recomposer différemment. » La relation soignant-soigné a beaucoup évolué. « La figure du médecin paternaliste qui dit ce qui est bon ou mauvais tend à disparaître. Le malade

joue aujourd'hui un rôle actif dans le choix de son itinéraire thérapeutique. » La médecine classique s'oriente de plus en plus vers la notion de bénéfique pour le patient, et donc d'efficacité du traitement. Une position plus pragmatique, répondant aux critères rigoureux de la rationalité expérimentale. On parle de médecine fondée sur les preuves. Et contrairement à ce que véhiculent les préjugés tenaces sur les pratiques complémentaires, « des publications récentes montrent le degré d'efficacité de beaucoup d'entre elles », explique Bertrand Graz. Aux Etats-Unis notamment, des centaines de millions de dollars provenant du National Institute of Health ou de fondations privées sont investis chaque année pour la recherche dans ce domaine. « Nous devons avoir une attitude professionnelle, lire les publications et en tirer les conséquences. »

A la FBM, les enseignants sensibilisent les étudiants à ces évolutions et leur donnent les outils pour savoir où et comment se tenir informés. « Le cours obligatoire a été très bien reçu par plus de 90% d'entre eux », estime Bertrand Graz. « Les médecines complémentaires sont de plus en plus utilisées par les patients, c'est une réalité qu'il faut prendre en compte. Nous devons connaître les principes d'application et les domaines d'efficacité de ces pratiques », explique Shairin Sihabdeen, étudiante en médecine. Pour sa

UN SORT PAS ENCORE SCELLÉ

L'appellation « médecines complémentaires » désigne une multiplicité de méthodes, de soins et de procédures de diagnostic pratiqués par des milliers de médecins ou thérapeutes en Suisse. Homéopathie, ostéopathie, phytothérapie, tai-chi... Certaines de ces méthodes ont derrière elles une tradition ancienne, parfois même millénaire. Quelques-unes font l'objet d'une formation reconnue et standardisée. « Mais il y a aussi des charlatans », prévient Pierre-André Michaud, vice-doyen de la FBM.

La Fédération des médecins suisses (FMH) reconnaît des formations en médecine traditionnelle chinoise (acupuncture), thérapie neurale, médecine anthroposophique, homéopathie et bientôt phytothérapie. Un choix qui fait l'objet de vives discussions dans la mesure où il est historique et pas forcément fondé sur des bases scientifiques solides. **Si certaines médecines complémentaires sont déjà utilisées dans le domaine hospitalier, comme l'hypnose au CHUV pour les grands brûlés, la question du remboursement par les assurances maladie n'est pas encore réglée.** Hormis l'acupuncture (dont le remboursement n'a pas été remis en question), les médecines complémentaires avec formation FMH introduites dans l'assurance maladie de base en 1999, puis retirée en 2005, doivent être réintégrées à l'essai en 2012, suite à une décision du Conseiller fédéral Didier Burkhalter.



Bertrand Graz et Pierre-Yves Rodondi sont les responsables du nouvel enseignement sur les médecines complémentaires dispensé à la Faculté de biologie et de médecine. F.lmhof © UNIL

camarade Mélanie Beyeler, quelques heures supplémentaires ne seraient pas de trop. « Il s'agit d'un domaine très vaste. Le cours actuel n'est pas suffisant pour répondre véritablement aux interrogations de nos futurs patients. » Un manque partiellement comblé par le cours à option – l'un des plus demandés du semestre – qui donne la possibilité à une quinzaine d'étudiants d'approfondir la thématique avec des thérapeutes invités. Les pratiques complémentaires les plus utilisées en Suisse romande comme l'ostéopathie, l'hypnose ou la phytothérapie sont tour à tour présentées et expliquées lors du cours.

Une solution satisfaisante

A l'origine de ce rapprochement? Une volonté populaire et politique. En mai 2009, les citoyens suisses avaient plébiscité avec 67% de votes favorables l'adoption d'un article constitutionnel stipulant que la Confédération et les cantons pourvoient à la prise en compte des médecines complémentaires. Le travail militant de la RoMédCo (association romande pour le développement et l'intégration des médecines complémentaires) a ensuite accéléré le processus. En phase avec ces impulsions, le décanat de la FBM et la direction du CHUV ont décidé de mettre sur pied une Commission permanente des médecines complémentaires chargée de la mise en place,

de la supervision et de l'évaluation de l'enseignement et de la recherche sur ces pratiques.

Du côté de l'association suisse des étudiants en médecine (Swimsa), on « reconnaît l'influence des médecines complémentaires et alternatives sur la santé des patients et leur importance dans le système de santé suisse ». Avec toutefois quelques réticences quant à la concrétisation du rapprochement. « L'enseignement ne doit pas se faire aux dépens des objectifs d'apprentissage de la médecine universitaire. » La Swimsa demande également qu'il soit soumis aux mêmes exigences scientifiques que les autres disciplines. Mais, à en croire les politiciens, la solution lausannoise, qui ne se contente pas d'aborder une seule pratique mais donne des éléments d'approche sur l'ensemble des médecines complémentaires, est satisfaisante. « On peut sans hésiter dire qu'il y a une volonté de disposer d'une médecine intégrative mettant à disposition sans tabou tous les outils de qualité, précise Luc Recordon, conseiller national et président de RoMédCo. De plus, la création d'une commission commune UNIL-CHUV permettra une diffusion dans tous les secteurs cliniques. »

Si la base est fonctionnelle, il reste du chemin à parcourir pour le développement de la recherche ou de la formation continue.

Dans le domaine des soins, « nous avançons vers une intégration contrôlée, confie Eric Bonvin. Mais il est encore nécessaire d'évaluer si l'intégration de ces pratiques est pertinente et si elle satisfait aux exigences. Nous n'avons pas l'intention de créer un supermarché de médecines complémentaires. »

Médecines complémentaires: quel usage pour et par les adolescents?

Conférence du Dr Bertrand Graz, le jeudi 9 juin 2011 à 12h15 à l'UMSA (Av. de Beaumont 48).

QUEL TERME CHOISIR?

Douces, alternatives, parallèles ou complémentaires? Les termes pour désigner les médecines non conventionnelles sont très nombreux et chacun a sa connotation. L'UNIL et le CHUV se sont mis d'accord sur l'utilisation du terme « médecines complémentaires », que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) définit comme « un large ensemble de pratiques de soins qui ne sont pas dans la tradition [académique] du pays ou qui ne sont pas intégrées dans le système de santé dominant ».



Poésie sonore : quand le corps guide la pensée

Le 2 juillet au Festival de la Cité, l'historien de la médecine de l'UNIL Vincent Barras montera sur scène avec la poétesse germano-suisse Nora Gomringer, dont il vient de traduire le recueil *Klimaforschung*. Au menu, une performance poétique singulière. Explications.

Renata Vujica

Il a déjà traduit ses vers. Sur scène, il traduira son corps. Pendant qu'elle déclamera des vers en allemand, il les décomposera en phonèmes, ou en une conférence absurde. Ils présenteront cette traduction simultanée d'un nouveau genre le 2 juillet, au Festival de la Cité de Lausanne. Elle, Nora Gomringer, poétesse à la plume acérée, est connue pour ses performances scéniques parfois définies comme du «slam». Lui, Vincent Barras, historien de la médecine, éditeur, traducteur, explore depuis une trentaine d'années un mouvement plus expérimental: la poésie sonore. C'est un art qui a fait de la parole, écrite ou non, son matériau de base. Une parole constituée de mots, de phonèmes, ou de sons moins distincts, s'apparentant parfois à des bafouillements. «Dans les années 80, j'ai commencé à assister à des performances de ces poètes au discours incompréhensible. C'est précisément ce qui m'a séduit», raconte Vincent Barras. Depuis, il explore la poésie sonore comme auteur, la soutient par le biais de l'association pour la promotion de la poésie contemporaine expérimentale Roaratorio et la porte vers le public à travers des performances.

Ce courant est né dans les années 50 à partir d'une interrogation sur la place de la poésie dans la société. Il s'est constitué autour des nouvelles technologies, utilisant,

en plus de la plume et du papier, le micro et l'enregistreur. Il a aussi donné naissance à une autre approche, basée sur la voix et la lecture, où le corps est un élément central. C'est cette seconde aile qui intrigue l'historien de la médecine, pour qui le corps constitue une vraie matière première poétique. «Je me suis récemment penché sur l'histoire médicale du bégaiement. Ce défaut du langage qui nous concerne tous existe depuis le début de la parole. J'ai souhaité comprendre d'où il vient. Or cette anomalie donne aussi lieu à un travail corporel extraordinaire. Un corps engagé dans

le bégaiement émet des sons très intéressants. C'est une matière éminemment poétique.» Sur scène, Vincent Barras souhaite partager ce qu'il nomme une «expérience peu usuelle de l'usage de la parole», mais qui s'adresse résolument à chacun. «C'est une expérience bizarre qu'on fait tous, tout le temps: parler pour ne rien dire.»

➤ **Vincent Barras, Nora Gomringer**
Performance poétique autour du
changement climatique
Samedi 2 juillet, 19h, Festival de la Cité,
Lausanne, jardin du Petit Théâtre

INSATIABLE CAPTEUR DE BEAUTÉ

Vincent Barras: J'écoute beaucoup de musique classique ou contemporaine.

La journaliste: Et le rock, vous écoutez du rock?

Vincent Barras: Non, sa structure binaire tend à embrigader, à mon sens. Mais j'apprécie la noise. Vous connaissez?

La noise, c'est cette musique «industrielle» fondée sur des bruits habituellement considérés comme déplaisants. Et qui prend le contre-pied des canons esthétiques communs. Personne peu ordinaire par l'éclectisme de ses goûts, le professeur d'histoire de la médecine l'est aussi dans sa gestion du temps. Car il faut une formidable structure pour avoir un CV aussi fourni. Vincent Barras a été médecin, étudié les lettres, fait le conservatoire. Et il parle six langues. Il se défend pourtant d'être surdoué. «Mes activités sont variées, mais je ne travaille pas plus que quelqu'un d'autre. C'est juste une organisation un peu différente.» Une vie ne suffit pas pour explorer tout ce qu'il voudrait. Entre deux phrases, il glisse d'ailleurs vouloir lancer une initiative pour que les journées durent 30 heures. Et apprendre, peut-être, dans les années qui lui restent, le portugais et le néerlandais. «C'est de la beauté sonore pure, là où on l'attend le moins.»

www.pwc.ch/careers

Un bon conseil pour l'avenir

Faire carrière chez PwC.
Nous nous réjouissons de
recevoir ta candidature via
www.pwc.ch/careers.

Audit

Conseil juridique et fiscal

Conseil économique

Operations



pwc

Bruno Pellegrino est le lauréat du Prix du jeune écrivain francophone 2011. Entre cet étudiant en lettres à l'UNIL de 22 ans et l'écriture, c'est déjà presque une longue histoire. Portrait d'un passionné modeste au talent précoce.

Ecrire, en toute modestie

Aurélié Despont

Sa première publication ? Une composition de bac, la meilleure de son établissement scolaire. Publiée en intégralité dans le quotidien *24 Heures*. C'était en 2007. Il avait alors 18 ans. Sans attendre, Bruno Pellegrino confirme son talent d'écrivain et de critique littéraire en signant des contributions dans les colonnes de la rubrique culturelle du quotidien vaudois et de la revue littéraire romande *Le Passe-Muraille*. «Ecrire sur les mots des autres est un très bon exercice pour débiter. Ce ne sont pas mes idées, j'évite de me dévoiler», souffle-t-il, réservé. Ses propres écrits, il ne les livre d'habitude qu'au comptegoutte. Et uniquement à ses amis proches. Lauréat du Prix du jeune écrivain francophone 2011 (*lire encadré*), Bruno Pellegrino va devoir assumer ses mots. Sa nouvelle

intitulée *L'idiot du village* figure en tête d'un recueil publié aux éditions françaises Buchet et Chastel.

Pour recevoir son prix en mars dernier au Salon du livre de Paris, le jeune écrivain a fait le voyage depuis l'Indiana, aux Etats-Unis, où il étudie avec sa petite amie dans le cadre d'un programme d'échange. Il y séjourne une année à l'étranger, avant

de revenir terminer son bachelors et enchaîner avec un master à l'UNIL. «J'ai toujours eu besoin de bouger, de découvrir, de visiter et de voyager»,

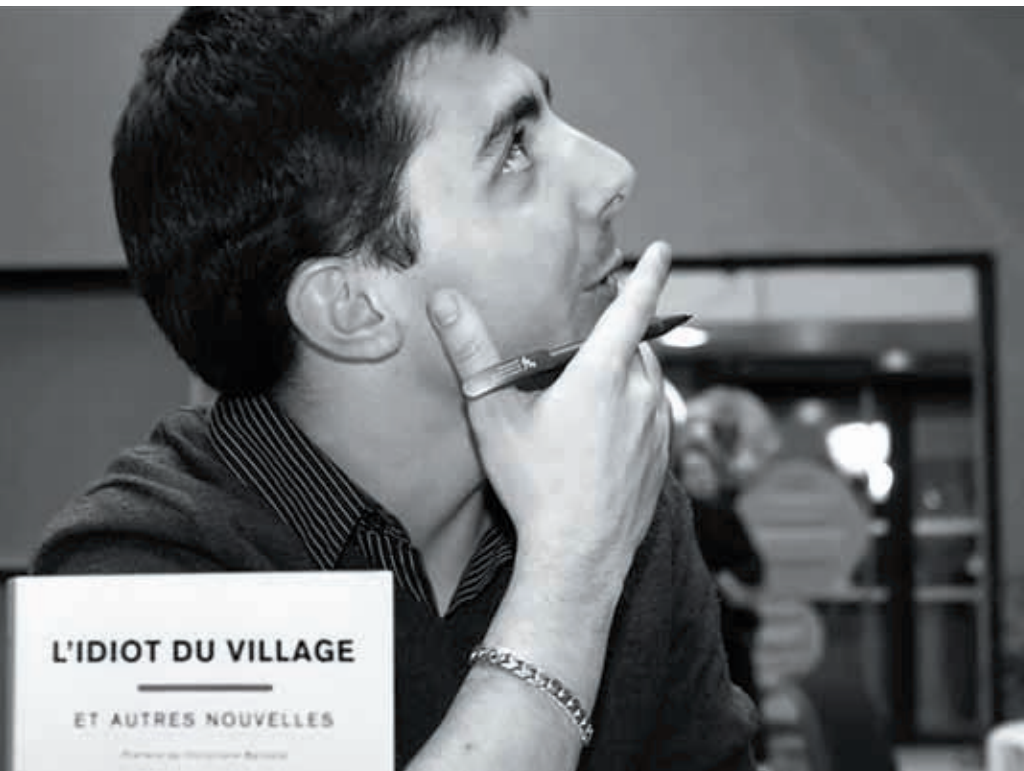
confie-t-il. Pour *l'uniscope*, c'est par vidéoconférence skype que le rendez-vous est pris. L'image légèrement saccadée n'empêche pas de distinguer la mine réjouie d'un Bruno Pellegrino qui reste néanmoins modeste à l'évocation de ce nouveau chapitre de sa vie. «Les gens que je connais

savent maintenant que j'écris, remarque-t-il, soulagé. Je n'aurai plus besoin de me cacher.» Celui qui appréhendait tant les réactions de son entourage se voit aujourd'hui attribuer le statut d'écrivain en toute légitimité. «Avant, j'étais un petit ado ridicule qui essaie d'écrire son truc. Maintenant, je suis peut-être encore ridicule, mais au moins reconnu.»

Ecrire n'est pas un don

A son entrée à l'école enfantine, Bruno Pellegrino déchiffre déjà les albums de *Oui-Oui*. A l'école secondaire, il lit Flaubert. Et au gymnase, il dévore Proust. «A force d'engranger ces histoires, j'ai eu envie de passer à l'action et d'écrire les miennes. J'avais 9 ou 10 ans lorsque j'ai rédigé mes premiers textes», raconte volontiers le jeune Vaudois de Poliez-Pittet. Mais, par peur de déranger son entourage, il reste très discret sur son activité. «Vu mon jeune âge, je ne voulais pas

«Vu mon jeune âge, je ne voulais pas être trop prétentieux.»



«Les gens que je connais savent maintenant que j'écris», confie Bruno Pellegrino, lauréat 2011 du Prix du jeune écrivain francophone. © Leno

RÉVÉLATEUR DE TALENTS

Depuis 1984, le Prix du jeune écrivain francophone récompense chaque année l'œuvre d'imagination inédite d'un écrivain âgé de 15 à 27 ans. Les lauréats voient leurs textes – de courtes nouvelles – publiés dans un recueil commun, portant le titre de la nouvelle gagnante. Depuis sa création, le Prix du jeune écrivain a reçu près de 20'000 textes et édité plus de 150 lauréats, révélant une quarantaine d'auteurs reconnus comme Marie Darieussecq, Dominique Mainard ou Antoine Bello. Les textes sont soumis à un jury tournant, composé d'écrivains et de critiques littéraires comme Christiane Baroche, Jean-Baptiste del Amo et Marie-Hélène Lafont, pour n'en citer que quelques uns de la présente édition.

 www.pjef.net

être trop prétentieux. Et surtout, je n'avais aucune idée de la valeur de mes manuscrits.» Pointilleux, l'écrivain en herbe relit, retravaille et déplace cent fois ses mots avant de les soumettre à ses amis. «Je suis le plus sévère juge envers mon travail.» Mais le perfectionnisme paie. Sa maturité précoce subjugue les lecteurs. A 16 ans, le jeune Bruno bluffe même Jean-Louis Kuffer, rédacteur en chef du *Passe-Muraille*. «Je laissais souvent des commentaires sur le blog qu'il venait de créer.» Les trouvant intéressants, Jean-Louis Kuffer lui propose d'écrire pour la revue littéraire. Ce n'est qu'une fois les premiers articles publiés qu'ils se rencontrent enfin et que le journaliste se rend compte de l'âge de sa nouvelle recrue. «Il écrivait comme un digne sexagénaire de 17 ans, se souvient Jean-Louis Kuffer, qui lui suggère alors de rajeunir un peu. Et puis à dix-huit ans, il écrivait comme on le fait à quarante ans, trente ans même.»

Lire pour mieux écrire

Dans sa famille, ni ses parents ni sa sœur n'écrivent. Pour Bruno Pellegrino, l'écriture n'est pas un don. «Si je relis mes premiers textes, je remarque l'évolution. C'est le fruit d'un travail, dit-il très sérieusement. Ce n'est pas très original, mais je crois que c'est en lisant beaucoup que j'ai appris.» Grâce à une professeure de français passionnante, il se met dès l'école secondaire «à lire pour écrire», à s'interroger sur la manière de travailler de ses auteurs préférés. «C'est le romancier français Romain Gary qui m'a le plus aidé à capter la langue et à oser la déranger un peu. Ses livres ont été le meilleur des profs.» Doué en littérature, Bruno Pellegrino est à deux doigts de commettre une hérésie au moment de choisir l'orientation de ses études. Au tout dernier instant, les lettres reprennent finalement le pas sur l'École de traduction et d'interprétariat de Genève. Au programme: français, allemand et sciences politiques. «Etudier la littérature à l'université ne m'a pas du tout dégoûté de la lecture et de l'écriture. Au contraire, mon expérience me permet de profiter encore plus des enseignements, qui m'apportent de nouveaux outils pour créer.»

Double finaliste

A côté des cours, l'étudiant assidu poursuit son activité littéraire. C'est lors d'une promenade sur le campus que sa petite amie lui montre une affiche du Prix du jeune écrivain francophone. «Sans trop réfléchir, je me suis dit que je pouvais participer et j'ai commencé à mettre sur le papier une idée qui me

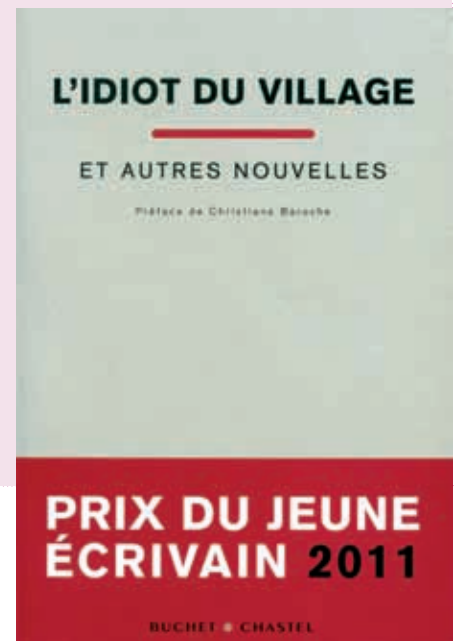
UNE PHRASE PAR CHAPITRE

L'Idiot du village est le titre de la nouvelle de Bruno Pellegrino avec laquelle il a décroché le Prix du jeune écrivain francophone 2011. Un texte que l'étudiant de l'UNIL a commencé à écrire par la fin. «Le dernier chapitre me trottait dans la tête depuis longtemps, j'ai ensuite construit le reste du récit là autour», explique-t-il. L'histoire se déroule dans un petit village avant la Deuxième Guerre mondiale, dans lequel plusieurs individus meurent... sans que personne ne sache vraiment pourquoi.

Un univers inspiré de son Gros-de-Vaud natal, pour une histoire qui pourrait se passer n'importe où. Et que l'auteure et membre du jury Christiane Baroche décrit en ces termes: «Cette nouvelle terrible démontre que la peur trouve en quelque sorte une raison de se venger des morts inattendues, des catastrophes brutales et de l'annonce d'une guerre imminente, sur un bouc émissaire tellement commode, l'idiot du coin.»

Un texte prenant, avec une construction originale. Chaque chapitre – il y en a sept au total – est composé d'une seule et très longue phrase, dont les différentes idées sont ponctuées par des virgules. «J'ai toujours eu tendance à écrire de longues phrases, je n'avais pas envie de mettre de points. Et là, j'ai vu que ça fonctionnait, explique le jeune écrivain. Mais je craignais quand même que le jury me dise que ce n'était pas bien écrit, parce que, à la fin d'une phrase, il faut mettre un point.»

L'Idiot du village et autres nouvelles.
Prix du jeune écrivain 2011,
Editions Buchet-Chastel, 272 pages.



trottait dans la tête depuis longtemps.» Pour le concours, il soumet deux textes. «Les organisateurs m'ont appelé pour que j'en choisisse un, parce qu'ils ne pouvaient pas être les deux en compétition pour la finale», s'amuse-t-il. Avant la remise de prix officielle, Bruno Pellegrino apprend par hasard qu'il a décroché le premier prix. «J'ai découvert dans un courrier des organisateurs que le recueil qui regroupe les textes des douze lauréats portait le titre de ma nouvelle.» Une distinction grâce à laquelle il gagne, en plus de la publication de son texte, deux semaines d'atelier d'écriture. «Au niveau personnel, c'est la rencontre avec d'autres jeunes auteurs qui vivent la même chose que moi qui m'a le plus apporté. Nous avons pu partager nos doutes et nos interrogations.»

Au-delà de la difficulté d'y arriver, le jeune écrivain ne pense pour le moment pas être fait pour vivre de l'écriture. «J'ai besoin

de garder les pieds sur terre et de relever d'autres défis. Quand j'ai le temps, je n'écris pas. Par contre, après une longue journée fatigante, je m'installe à mon bureau et j'y reste pendant des heures...» N'oublions pas que Bruno Pellegrino n'a que 22 ans. Son prochain défi? «Dès la fin du semestre, nous quitterons les champs de maïs de l'Indiana avec ma petite amie pour voyager à travers les Etats-Unis à bord d'une vieille voiture que nous avons achetée en début d'année.» Un périple durant lequel il mettra un peu de côté l'écriture... Mais pour mieux y revenir avec, qui sait, un premier roman à la clé.

« Je déteste la concurrence entre nations »

Invité le 20 juin à l'UNIL pour débattre de la figure de l'entraîneur, Jon Ferguson dévoile dans une interview sa philosophie et son regard sur le monde du sport professionnel.

Aurélié Despont

Touche-à-tout passionné et insatiable autodidacte, l'Américain Jon Ferguson a débarqué en Suisse en 1973, sans parler un seul mot de français. Arrivé un peu par hasard à Nyon, il gagne sa vie comme basketteur professionnel, puis comme entraîneur, professeur d'anglais, chroniqueur, écrivain et enfin peintre... A nouveau entraîneur du BBC Nyon (club de basket de Ligue A) depuis 2010, Jon Ferguson se sert du sport pour transmettre ses valeurs et survit dans « l'absurdité du monde du sport professionnel » grâce à sa propre philosophie. Rencontre avec le plus vaudois des Américains, dans sa petite maison morgienne, prise en sandwich entre le rail et la route.

Quelle place le sport occupe-t-il dans votre vie ?

Jon Ferguson : Je n'ai jamais arrêté de faire de l'exercice. Si je ne suis pas en train de courir, de créer, d'écrire un roman ou de préparer une exposition de peinture, je deviens fou. Quand j'ai un roman dans la tête, je ne peux pas le laisser là, je dois l'écrire. C'est physique, je suis obligé de faire quelque chose avec mon cerveau ou avec mon corps. Si le sport a toujours gardé une place importante dans ma vie, c'est pour le contact humain. J'ai une devise : « La première raison d'être du sport, c'est le plaisir de boire une bière après le match. La deuxième, c'est de la boire avec ses amis. La troisième raison reste à découvrir. » Je suis habituellement très solitaire, mais j'aime bien le contact avec les gens à travers le sport.

Y a-t-il des parallèles entre le métier d'entraîneur et celui de professeur ?

Bien sûr. Les deux fonctions me permettent de transmettre certaines valeurs. J'ai d'ailleurs créé un camp de basket en 1980. Depuis, 800 enfants se retrouvent chaque été pour le plaisir de jouer. Quand j'enseigne l'anglais, mon but est qu'ils aient du plaisir

à apprendre quelque chose. La plupart de mes profs m'ont dégoûté de leur matière. Moi, j'essaie de donner envie à l'enfant d'apprendre. Apprendre à apprécier son corps, à collaborer au sein d'un groupe, à travailler dans un but commun. C'est très semblable. Mais je n'ai jamais pris un seul cours de pédagogie, ni même un cours de peinture ou d'écriture... Je fais tout à ma manière.

Comment devient-on entraîneur ?

Il y a des parcours très différents. J'étais déjà joueur professionnel, mais je n'avais aucune expérience quand on m'a proposé de devenir entraîneur-joueur à Genève. J'avais 24 ans. C'était un challenge fou... En Suisse, la plupart des entraîneurs suivent des cours Jeunesse+Sport. Moi, j'ai appris sur le terrain. Entraîner n'est pas un métier, il suffit d'avoir le feeling. Et de savoir comment transmettre. On peut apprendre certaines techniques, mais comme le dit Oscar Wilde : « L'éducation est une chose admirable, mais il convient de se rappeler de temps à autre que rien de ce qui vaut d'être connu ne saurait s'enseigner. »

Quelles sont les responsabilités d'un coach ?

La première est de faire que l'équipe soit la plus performante possible sur le terrain. Pour y arriver, il faut donner confiance aux gens et trouver le système qui convient le mieux aux joueurs. Maximiser leurs points forts et minimiser leurs points faibles permet d'optimiser le potentiel du collectif. L'entraîneur doit aussi gérer les dirigeants et les médias... Les gens ne se rendent pas compte à quel point c'est difficile. Avec plus de 35 ans d'activité, je crois que je suis l'entraîneur qui a fait le plus long dans l'histoire du basket suisse. Ça doit être grâce à ma vision du monde que j'ai tenu aussi longtemps. Mon but, c'est que le sport soit une fête collective et humaine. J'essaie de traiter tout le

monde avec dignité, gagnants et perdants. Je suis pour que tout le monde gagne...

Que pensez-vous des équipes sportives universitaires ?

Il est important que l'université s'occupe de soigner le corps et l'esprit. Quand j'avais 26 ans, j'ai joué une fois avec l'équipe de l'Université de Lausanne. Ils m'avaient inscrit dans l'équipe parce qu'ils voulaient décrocher le titre universitaire... J'ai joué et nous avons gagné. C'était du folklore, il devait y avoir 150 spectateurs. Aux Etats-Unis, c'est très différent d'ici. C'est complètement absurde, il y a des gens qui font quatre ans d'université et qui ne savent ni lire ni écrire. J'ai vu ça de mes propres yeux. Là-bas, le sport est un business énorme. Dans mon université, il y avait 20'000 spec-

tateurs à chaque match de basket. Imaginez le fric que ça amène... Ça me dégoûte un peu que certains considèrent le sport comme un marché.

Je suis le seul basketteur que je connaisse qui n'ait pas joué à l'université. A l'époque, je trouvais que le sport était une perte de temps, je voulais sauver l'humanité, j'étais donc un élève très sérieux et engagé qui n'avait pas le temps pour le sport.

N'était-ce pas un peu ambitieux de vouloir sauver l'humanité ?

Oui, très... J'avais créé un programme pour venir en aide aux pauvres, un autre pour soutenir les élèves en difficulté... Mais finalement, à 21 ans, je me suis dit que si Jésus n'arrivait pas à le faire, moi non plus. Et au lieu de débiter un doctorat en philosophie, j'ai pris le premier avion pour la Suisse. C'est depuis là que j'ai recommencé à jouer au basket. Jusqu'à l'âge de 16 ans, je rêvais de devenir basketteur professionnel... Un souhait qui s'est réalisé un peu par hasard, parce que c'était le seul moyen que j'avais de gagner un peu d'argent à mon arrivée en Suisse.

« Il est important que l'université s'occupe de soigner le corps et l'esprit. »



Jon Ferguson, le peintre, pose dans l'atelier où il réalise ses toiles. F.Imhofe/UNIL

LA FIGURE MALMENÉE DE L'ENTRAÎNEUR

Quel regard portez-vous sur le monde actuel du sport professionnel?

Pour moi, le sport professionnel aujourd'hui, c'est l'équivalent du cirque. Ça amuse la foule. Lorsque le Barça et le Real s'affrontent, on dirait des gladiateurs des temps modernes. Et le dopage est un véritable fléau, les champions qui se dopent mettent leur vie en danger. Sans toujours être conscients des risques qu'ils prennent pour gagner... Lorsque je joue, je fais évidemment tout ce que je peux pour gagner le match. La victoire est très importante, mais la défaite aussi. Les valeurs qui circulent actuellement ne sont pas saines pour l'humanité. Je déteste la concurrence entre nations. C'est d'une absurdité totale. A chaque fois que je gagne un match, je pense à l'entraîneur adverse qui perd et qui doit écouter les commentaires des dirigeants, des journalistes et des mauvais perdants qui râlent dans les vestiaires.

La pression médiatique et politique est-elle pesante?

Il suffit de regarder ce qui s'est passé au FC Sion avec Bernard Challandes. C'est

Dans un contexte de forte médiatisation du sport, la fonction d'entraîneur est une tâche complexe qui nécessite une forte capacité de résistance aux pressions. Soumis aux incertitudes du sport et aux enjeux des compétitions, les entraîneurs sont souvent les premiers à devoir « quitter le navire » quand l'équipe tend à sombrer. Le lundi 20 juin à 19h30 à l'Amphimax, le comité Miroirs du sport – qui regroupe différentes associations, dont l'Institut des sciences du sport et les Sports universitaires de l'UNIL – organise un débat public autour de la figure de l'entraîneur.

Quelle est son influence sur la performance des athlètes? Ou, autrement dit, qu'est-ce qu'un bon entraîneur? **Une question apparemment banale, mais en réalité très complexe puisqu'elle touche à plusieurs aspects d'un métier qui a subi de nombreuses transformations ces dernières années.** « Nous avons demandé à deux figures charismatiques du sport suisse de haut niveau de venir s'exprimer sur leur perception du monde du sport, l'évolution du métier d'entraîneur, la pression qu'ils ont à gérer avec une telle fonction, leur relation avec les joueurs... » explique Philippe Vonnard, doctorant en sciences du sport et membre du comité d'organisation. Lors d'un débat animé par Laurence Bolomey, journaliste sportive à la RSR, le nouvel entraîneur du FC Xamax Bernard Challandes et l'entraîneur du BBC Nyon Jon Ferguson partageront leurs expériences avec le public.

l'exemple extrême. Dès que ça tourne mal, l'entraîneur est le premier à devoir quitter le navire. Ce n'est pas facile de trouver des dirigeants qui partagent ma philosophie. Je suis bien tombé cette année à Nyon, ils ont accepté la défaite. Il faut dire que nous avions un budget de 150'000 francs pour jouer en Ligue A, face à Lugano, qui disposait de 1,5 million. Le classement dépend malheureusement trop souvent de l'argent.

Qu'est-ce qu'un bon entraîneur?
Débat animé par Laurence Bolomey,
journaliste sportive à la RSR. Avec Bernard
Challandes et Jon Ferguson.
Lundi 20 juin 2011 de 19h30 à 22h.
Amphimax UNIL-Sorge, salle 410.

 www.unil.ch/issul

Extrait du journal du CI (Centre informatique) **Le help desk de l'UNIL se réorganise en profondeur pour gagner en efficacité. Le point sur ce qui a changé, et sur ce qui va changer pour vous. Problématique.**

Nouveau help desk : l'union fait la force



 www.unil.ch/cinn

vous au help desk au (+4121 692) 22 11, ou helpdesk@unil.ch... et nous ferons le reste, avec flexibilité.

Chronologie

- 1999 le Ci lance son help desk (support téléphonique/mail disponible le matin pendant la période des cours, votre serveur répondait alors au téléphone)
- 2001 vu le succès rencontré par le help desk, le service fonctionne à 100% toute l'année
- 2003 le Ci emménage sur le campus de Dorigny à l'Amphimax et ouvre un service de guichet technique à destination des étudiants
- 2006 lancement du service d'assistance mobile
- 2008 l'assistance mobile est renforcée
- 2011 création du help desk central unifié

Patrice Fumasoli

Au fil des années, le Ci a étendu les services proposés par son help desk au gré des besoins et des opportunités. Une hotline, un guichet d'assistance technique, une assistance mobile, puis deux: après 12 ans de croissance et de diversification, il était devenu nécessaire de repenser le concept comme un tout organique et non comme une simple addition.

Après une période de croissance et de création de nouveaux services, le help desk se devait de se repenser pour continuer à s'améliorer. Forts de ces constats nous avons décidé mi-2010, à l'occasion de l'audit qui s'inscrivait dans la démarche qualité voulue par la direction de l'UNIL, de réorganiser notre help desk en profondeur. Nous disposions de services de bonne qualité, mais dont le potentiel était bridé par leur fragmentation.

Il s'agissait donc – toute personne qui a joué avec des Lego dans son enfance comprendra l'image – de faire mieux avec les mêmes briques, sans augmentation des frais de fonctionnement. Il a ensuite fallu réaliser cette vue de l'esprit, en collaboration avec Unicom et Unibat, sans compter de nombreuses entreprises de construction. Un grand merci à ces partenaires indispensables pour mener à bien ce projet complexe, qui va du déplacement des murs à la programmation de la centrale téléphonique, en passant par la

création d'une identité visuelle. Comme le help desk a dû continuer à fonctionner pendant ce temps, nous nous sommes frotté à l'épineuse problématique de la réparation d'une locomotive en marche.

Ce qui change pour vous...

Ces grandes manœuvres, que nous espérons avoir réussi à vous cacher le plus possible, ont pour but de vous proposer un service plus accessible, plus efficace, plus disponible, plus simple d'accès. Vous n'avez plus à vous demander si vous devez vous adresser à la hotline, au guichet technique, à l'assistance mobile ou au guichet multimédia: adressez-

Problème	Solution
Le help desk est souvent inatteignable par téléphone (ligne occupée)	Déployer un système téléphonique doté de plus d'une ligne
Les clients ont de la peine à trouver le guichet technique et à le différencier de la réception	Repenser l'architecture de l'entrée de l'Amphimax, adopter une signalétique ad hoc
La formation des nouveaux implique de doubler le personnel pendant quelques jours	Favoriser l'échange de connaissances
Un service est inutilisé pendant que les autres sont saturés	Réunir le personnel dans le même local
La constitution des horaires et la gestion des absences est délicate	Disposer d'un personnel polyvalent
Le client doit expliquer son problème plusieurs fois	Réunir le personnel dans le même local

| le savoir vivant |

HEC100
LAUSANNE

«L'engagement d'HEC Lausanne pour le management responsable imprègne sensiblement la formation. Au-delà de la théorie, ce qu'on nomme la «pratique guidée» rend les étudiants attentifs à la nécessité – et aux vertus – du travail collaboratif.»
HEC Lausanne : la faculté du management responsable.

Fanny Priser
Étudiante HEC à l'UNIL

Le programme du centenaire et le témoignage dans son entier : www.unil.ch/heclausanne100

Unil
UNIL | Université de Lausanne
HEC Lausanne



Élodie
21 ans
Étudiante en géologie
Cherche un espace de vie
chaleureux et
décontracté.

**LOGEZ
UN-E
ÉTUDIANT-E**

**WWW.UNIL.CH/LOGEMENT
021 692 21 10**

frantastic.ch - Photo: Mélanie Rozulier

Adriana Bouchat va réunir différents points de vue sur l'amour. F.Imhof@UNIL

Les défis de l'amour

L'UNIL accueille un symposium public sur le thème inépuisable de l'amour. Rencontre avec la conseillère conjugale Adriana Bouchat, cheffe de service à la Fondation Profa et organisatrice de cet événement.

Nadine Richon

Adriana Bouchat va quitter le service de consultation de couple et de sexologie qu'elle dirige à la Fondation Profa, sans pour autant prendre sa retraite car elle est «entrée tardivement» dans le métier de psychologue-psychothérapeute: «A l'Université de Lausanne, j'étais aussi âgée que mes professeurs», se souvient celle qui fut d'abord journaliste. Pour animer le symposium public qu'elle organise le 16 juin à l'UNIL, elle a demandé notamment au professeur honoraire Nicolas Duruz d'évoquer l'amour sous l'angle des psychologues et à la professeure Françoise Schenk d'aborder ce délicat sujet à la lumière des neurosciences.

Adriana Bouchat n'a pas relu *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen pour l'occasion, mais elle cite Roméo et Juliette ou encore Tristan et Yseult pour exprimer – comme Denis de Rougemont dans *L'Amour et l'Occident* – sa méfiance d'une «représentation romantique de l'amour» qui hante notre culture. «On ne peut pas vivre durablement là-dedans et tous ces héros rencontrent assez vite la mort», note-t-elle. Cet idéal de la passion amoureuse peut aussi expliquer certaines situations où l'on accepte de souffrir dans un «système couple» destructeur, qui n'a peut-être jamais fonctionné ou qui ne fonctionne plus. Evidemment, dans sa pratique, elle se tient «aux premières loges» d'une

souffrance qu'elle tente de comprendre pour aider les personnes à «retrouver une raison d'être ensemble» et à reprendre «le fil de leur histoire de couple». Car l'amour est «un processus narratif» à travers lequel un couple se raconte à partir de la rencontre et se construit, en dépassant ces moments de crise où il faut se remettre en question pour «changer au diapason de l'autre» et ainsi «évoluer ensemble». Elle souligne également l'importance des anniversaires et autres rituels du couple pour «garder vivante une part du mythe» et nourrir les «nouveaux épisodes» susceptibles d'enrichir le scénario initial.

Citant le sociologue Francesco Alberoni, Adriana Bouchat estime que l'autre doit conserver à nos yeux un certain mystère: «On ne sait pas tout de lui et on peut dès lors continuer à le regarder avec étonnement.» S'il faut faire son deuil de l'éphémère passion et parvenir à «mûrir dans la déception», l'amour reste donc possible à long terme, de même que la sexualité, précise-t-elle. Mais c'est «un jardin à cultiver» dans nos vies qui ne sont plus réglées par le «devoir conjugal» et où s'accumulent tant d'autres occupations.

Depuis quelque temps, elle constate «un mouvement qui vient contrecarrer l'amour passion, au sens où de nombreuses personnes seules le restent car elles se sont fermées. Elles ne prennent pas le risque de se

donner à l'autre, par peur d'une trop grande intimité, et de perdre une partie de soi dans la relation. C'est une crainte liée aux premiers temps de vie si la mère, premier objet d'amour, a été trop stimulante par un excès de soin et de proximité ou, au contraire, trop distante.» Pourtant, l'amour reste une expérience essentielle à la réalisation de soi: «Le fait de pouvoir s'engager dans une relation qui dure est plutôt le signe d'une bonne santé psychologique. On grandit en ayant des échanges de type émotionnel et pas seul dans son coin.»

Quel programme: accepter la passion éphémère, savourer ces moments «extrêmement gratifiants» où la rencontre amoureuse offre un «agrandissement du moi», mais ne pas se laisser asphyxier dans une relation passionnelle illusoire et mortifère sur le long terme, savoir s'ouvrir à une autre forme d'amour, à un attachement durable qui n'exclut pas forcément la sexualité. Enfin, inscrire chaque étape, y compris les crises les plus communes (à la naissance du premier enfant par exemple), dans l'histoire forcément unique du couple.

Symposium public «L'amour dans tous ses états», jeudi 16 juin 2011 dès 14h, bâtiment Anthropole, salle 1129.

Le programme complet:

 www.profa.ch

Le musicien, entre profession et identité artistique

Mariana Correia, chanteuse de fado, donnera un concert à la BCU de Rumine le 21 juin, pour la Fête de la musique. Marc Perrenoud est sociologue à l'UNIL et bassiste. Ils racontent chacun à sa manière le virtuose des musiques dites actuelles et son rapport spécifique au travail.



www.unil.ch/bcu

Mariana Correia concilie sa passion pour le fado et son travail depuis plus de 30 ans. F.Imhof © UNIL

Renata Vujica

Subtil mariage entre musique et poésie, le fado a résolument le vent en poupe. Ce chant portugais teinté de *saudade*, un mélange de douleur et de nostalgie, est exporté ces dernières années par un arsenal d'artistes bien au-delà de la lusophonie. Une candidature au patrimoine immatériel de l'Unesco a d'ailleurs été déposée en juillet 2010. Depuis sa Genève d'adoption, Mariana Correia observe cet essor avec un brin de prudence. «Je m'en réjouis, bien entendu. Mais je crains, un peu comme par superstition, que cette expansion fulgurante soit un phénomène de mode passager.» C'est que le fado, elle le chante depuis plus de trente ans; le chérit depuis plus longtemps encore. Fillette, elle l'entendait résonner dans son quartier lisboète de Madragoa. «J'ai d'abord été fascinée par les chanteuses

«Je peux raconter mes états d'âme, choisir les musiques et les poèmes que je leur appose...»

de mon quartier. Comme elles, je voulais chanter en public, mais mes parents étaient contre. Or le fruit défendu est toujours celui qu'on préfère.»

Elle y goûtera dans l'exil. Lors de son arrivée en Suisse au milieu des années 80, la chanteuse commence à se produire dans un bar genevois, en marge de son emploi dans l'hôtellerie. De fil en aiguille, l'adepte du fado traditionnel rencontre des musiciens, crée une formation épurée: voix, guitare portugaise, guitare acoustique,

basse. En cours de route, elle troque son gagne-pain aux horaires irréguliers contre un emploi à la Poste. Ce travail lui permet de dégager du temps et de l'argent pour le fado. Pendant vingt ans, Mariana Correia et ses musiciens jouent presque tous les week-ends, dans les cercles portugais de Genève d'abord, puis dans des restaurants, fêtes

de quartier, musées, dans toute la Suisse et parfois en France, voire en Allemagne. En 2007, la chanteuse se lasse de cumuler les représentations. Elle décide d'en faire moins, mais mieux. «Je voulais retrouver le plaisir de chanter. Et puis mes musiciens et moi, qui n'avons pas fait d'école de musique, travaillons uniquement à l'oreille. Nous butions sur nos limites. Je voulais offrir un fado de meilleure qualité à un public de plus en plus exigeant.» Pour cela, elle fait appel à un maître de la guitare portugaise. Il accompagne Mariana Correia et ses musiciens depuis trois ans. Une démarche onéreuse. «Souvent, l'entier du cachet est versé à cet artiste qu'on fait venir du Portugal», sourit la chanteuse. Pour faire connaître sa passion, Mariana Correia a aussi créé l'Association culturelle pour la divulgation du fado. Ses rêves se réalisent ponctuellement. En 2009, avec les ateliers d'ethnomusicologie à Genève, elle monte un festival, faisant venir les plus grands. Son prochain défi: créer une école de guitare portugaise.

Eprise de liberté de création, Mariana Correia n'a jamais voulu faire du fado son métier. «Grâce à mon travail à la Poste, je fais ce qui me plaît en musique. Je peux raconter mes états d'âme, choisir les musiques et les poèmes que je leur appose, sans être dépendante des cachets.» Après un premier disque, *Saudade*, consacré à des classiques du fado, elle a ainsi enregistré *Mensagens*, qui livre des textes de poètes contemporains chantés sur des airs de fado traditionnels.

Comme tant d'artisans de musiques dites populaires que décrit l'anthropologue Marc Perrenoud (voir page ci-contre), Mariana Correia ne connaît pas un grand succès commercial. Mais son plaisir à chanter cette «tristesse qui fait du bien», comme elle la nomme, reste intact.

Le fado de Mariana Correia
Mardi 21 juin 2011, 20h, Palais de Rumine

Vivre ou ne pas vivre de sa musique

Marc Perrenoud est maître assistant en sociologie du travail à l'UNIL depuis 2010. Il a notamment étudié le métier des musiciens « ordinaires », qui, comme Mariana Correia, fréquentent surtout les scènes locales.

Anthropologue et bassiste, Marc Perrenoud a partagé pendant presque une décennie le quotidien des musiciens qui tentent de vivre de leur art, en région toulousaine. De cette immersion, il a retiré une ethnographie saisissante de ces musiciens ordinaires qui cumulent les petites scènes locales et ne connaissent, pour la plupart, ni la gloire, ni la possibilité de vivre durablement et uniquement de la musique sur scène.

Le musicien ordinaire que vous décrivez est issu de la musique dite populaire contemporaine (rock, jazz, musiques « du monde », etc.), non classique. Pourquoi cette distinction ?

Je souhaite préciser qu'il ne s'agit pas ici d'une différenciation essentialiste, relative à la supposée « nature » de ces musiques, mais de deux rapports spécifiques à l'emploi. De nombreux musiciens classiques sont salariés permanents des orchestres. Les espaces professionnels des musiques populaires se

caractérisent en revanche par une démultiplication de l'activité professionnelle. Soit par plusieurs emplois dans des domaines différents, soit par le cumul des cachets dans le domaine musical ou encore en donnant des cours, ce qui est le plus fréquent.

Pouvez-vous donner un exemple de cette démultiplication professionnelle ?

En France, par exemple, il existe un régime d'indemnisation du chômage des intermittents du spectacle. Les artistes sont indemnisés pour les jours où ils ne travaillent pas, à condition d'avoir cumulé suffisamment de jours de travail l'année précédente. Ce régime pousse la majorité des musiciens à « ne faire que ça ». Ils cumulent les cachets et les scènes pour avoir droit au « statut d'intermittent ». Ces situations alimentaires leur laissent souvent peu de liberté de création, mais il faut bien le faire pour gagner sa vie. En se professionnalisant, les musiciens en



France sont donc souvent amenés à abandonner leur identité d'artiste.

Le parcours des musiciens ordinaires est-il différent d'un pays à l'autre ?

J'ai effectivement observé des différences entre la France, la Belgique, les Etats-Unis et, récemment, la Suisse. Je souhaite d'ailleurs mettre sur pied une étude comparative à partir de ces entretiens. En Suisse, par exemple, la tentation de vivre de la musique est moindre, puisqu'il n'existe pas l'équivalent du régime français de l'intermittence. Mes premiers entretiens dénotent un taux massif de double activité. Paradoxalement, le fait de ne pas vivre de la musique favorise le développement d'une identité artistique. Il en résulte plus de liberté dans la création. Et des rêves qui durent plus longtemps, mais se réalisent peut-être moins souvent...

Publicité

L'INTELLIGENCE MARINE.

**CAPACITÉ DE
CONCENTRATION
ET DE
PERFORMANCE
POUR LE
PRINTEMPS.**



HALIBUT® **brain** soutient la concentration, les performances mentales et la résistance à l'effort. Les capsules d'huile de poisson sont riches en acides gras oméga 3 insaturés marins, lécithine de graine de soja, lutéine, substances vitales et 10 vitamines.



Base naturelle

Vous trouverez plus d'information sur:
www.halibut.ch



Merz Pharma (Suisse) SA, www.halibut.ch



HALIBUT® brain:
soutient la
concentration.



Distribué en pharmacie et droguerie.



Uniscope – Action lecteurs

CHF 5.-

Rabais

lors de l'achat d'un emballage
HALIBUT® **brain**.
Offre valable jusqu'au 30 juin 2011 dans
toutes les pharmacies et drogueries.
Offre non cumulable.

Information aux distributeurs:
Remboursement par service externe

Merz Pharma (Suisse) SA, www.halibut.ch



Rassembler celles et ceux qui ont formé les étudiantes et les étudiants pendant tant d'années et qui ont nourri inlassablement la recherche dans leur domaine respectif, tel est le but d'une nouvelle rencontre annuelle organisée à l'UNIL.



Alexander Bergmann s'interroge sur la nature humaine contradictoire et Doris Jakubec explore les espaces intérieurs dans la littérature romande.. F.Imhof © UNIL

Réunir les professeurs honoraires

Désormais, les professeurs honoraires seront invités chaque année. « Il s'agit de créer un nouveau rituel susceptible de nourrir la relation symbolique entre ces derniers et l'institution », explique le secrétaire général Marc de Perrot. Lors de cette première rencontre le 6 juin 2011, le recteur Dominique Arletta leur présentera l'actualité de l'UNIL. Un exposé du professeur Mehdi Tafti leur permettra de se familiariser avec les découvertes réalisées au Centre intégratif de génomique sur les mécanismes fondamentaux du sommeil. Quand on évoque les professeurs honoraires de l'UNIL, ce sont plus de 300 noms qui s'affichent et qui rappellent la riche et belle histoire de l'institution. Pour les besoins de cet article, nous en avons choisi deux, une femme et un homme. Nous aurions pu penser à tant d'autres dont le souvenir ne se résume pas à un nom sur une liste. Rencontre avec Doris Jakubec, professeure honoraire depuis 2003, et Alexander Bergmann, professeur honoraire depuis 2005.

Le temps de s'indigner

Alexander Bergmann raconte ce qu'il appelle ses « échecs » comme doyen de la Faculté des HEC. Visionnaire, sympathique, homme pressé mais conscient de la nécessité d'expliquer, le Munichois a le goût des autres et le bagout qui en témoigne. Trop solitaire pourtant, emporté par ses convictions, avec un courage enjoué qui vient secouer les mornes plaines du consensus.

Ainsi donc, des échecs, par exemple l'idée de créer une grande « business school lausannoise » qui aurait fédéré HEC et d'autres institutions de la région. A l'époque, certains politiques semblaient conquis, mais il aurait fallu leur « apporter l'IMD » en guise de fiancée internationale, ce qui se révéla impossible... même pour le professeur Bergmann. Ce mariage du privé et du public, comme celui de la carpe et du lapin, tourne court. D'autres rapprochements, avec l'EPFL puis avec l'Université de Neuchâtel, semblent prématurés ou politiquement morts nés.

« Je ne me sentais pas coupable, mais triste », précise l'ancien doyen de HEC, qui confesse pourtant quelques réussites: la sérénité dans la faculté, la « bonne atmosphère », certains contacts privilégiés avec les CEO de grandes entreprises, parfois anciens de HEC, l'introduction des cours d'éthique par un précurseur dans ce domaine, dont la thèse portait sur la responsabilité sociale des entreprises, en 1973.

Que fait-il depuis 2005? Après un bref passage à la direction de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, ce professeur qui aimait enseigner donne des cours à l'Ecole hôtelière puis s'en éloigne faute de pouvoir y ancrer un esprit académique. Puis, enfin, s'adonne pleinement à « ce que font les profs retraités, lire, écrire, s'occuper des

petits-enfants et de temps en temps voyager ». Il publie une anthologie de poésies sur le travail et les métiers, s'étonnant de voir que cette « expérience fondamentale » qu'est le travail préoccupe si peu les poètes. Sur 20'000 poèmes lus, seuls 400 évoquaient d'une manière ou d'une autre la question.

Dans le sillage de Stéphane Hessel et de son appel à s'indigner, il vient de rédiger un *Oui, je m'indigne* contre la croissance et l'aveuglement d'une « business society » qui va dans le mur. « Le nucléaire nous a donné le sentiment que nous pouvions poursuivre avec la croissance éternellement. Sans nucléaire, nous aurions pu envisager une

manière de vivre avec les limites de la planète et les nôtres », souligne-t-il. Mais déjà un nouveau livre se profile, sur « la nature contradictoire des gens et la difficulté que nous

avons tous à accepter cela, notre besoin de certitude et de tout ficeler étant bousculé par le fait que chacun est fidèle et infidèle, ambitieux et paresseux; cette dualité imprègne tout... » Le livre envisagé prendra la forme d'un roman au titre inspiré de Robert Musil, *L'homme aux mille qualités*. Alexander Bergmann avance prudemment sur ce terrain: « On ne s'invente pas auteur du jour au lendemain », dit-il. Mais l'audace, on le sait, n'est pas lettre morte pour lui.

« On ne s'invente pas auteur du jour au lendemain. »

La Suisse n'existe pas? Qu'importe, Doris Jakubec s'efforce avec passion non pas de prouver le contraire mais de chercher dans les textes des écrivains francophones de ce pays les traces d'une identité romande qui remonte à la Réforme et qui s'est inventée dans un dialogue avec les autres protestants. «La Suisse est un des rares pays où l'unité ne s'est pas faite autour d'une seule langue, mais en contact avec des gens ailleurs en Europe partageant les mêmes idées», souligne celle qui s'est attachée à comprendre le monde en analysant les mots tissés ici, selon la méthode inductive, en leur insufflant son propre souffle critique. «Sans la confession, les protestants ont dû apprendre à s'adresser directement à Dieu dans leur langue maternelle et non dans celle de l'église. Le journal intime naît de cette pratique où l'on s'avoue ses fautes à soi-même à travers un «je» pluriel qui cherche son unité. Notre littérature déploie les espaces intérieurs.»

«Les protestants ont dû apprendre à s'adresser à Dieu directement»

Durant plus de vingt ans d'enseignement et à la direction du Centre de recherches sur les lettres romandes, Doris Jakubec a exploré des territoires souvent méconnus, s'est perdue en eux pour mieux se trouver, au sens de Paul Ricœur. Elle continue à nous guider à travers la poésie de Ramuz – elle a préparé le dixième volume des œuvres complètes de l'écrivain chez Slatkine – et dans les écrits inclassables de Cingria, en participant à l'édition en cinq volumes de tous les textes de cet auteur. «Il nous propose des flâneries plutôt que des fictions, qui jamais n'égalent la réalité. Il pratique une écriture fragmentée qui privilégie le récit au présent pour en capter les harmoniques», souligne-t-elle. La critique génétique qui permet de remonter chez un Ramuz jusqu'aux premières idées ayant inspiré les textes publiés est difficilement praticable avec un tel auteur. Mais Doris Jakubec ne craint pas les défis proposés par des œuvres – celles de Cingria et de tant d'autres – qu'elle consi-

dère comme son «terrain» et dont elle arpente inlassablement les mystérieux chemins. Un autre écrivain l'accompagne: Guy de Pourtalès, qu'elle nous fait redécouvrir à travers une correspondance dont les deux premiers volumes sont déjà publiés chez Slatkine. «L'avantage de la retraite est de pouvoir se plonger en continu dans la lecture en laissant les idées venir à maturation. Le troisième volume devrait paraître dans deux ans, mais sans pression.»

Sa passion pour la littérature romande s'alimente aussi de textes contemporains poétiques, les mots d'Anne Perrier, par exemple, qui ont inspiré sa leçon d'honneur le 19 juin 2003 (lire *Le bleu cavalier de la mort*, MiniZoé). Passionnée de musique et de peinture, Doris Jakubec participe à une revue transdisciplinaire de littérature et d'histoire de l'art, *Hippocampe*, éditée à Lyon. Sans oublier de fréquenter quelques colloques lors desquels elle continue de défendre «la seule voix francophone issue du protestantisme».

Publicité

LONDRES, BARCELONE OU PARIS
SHOPPINGTRIP+
CHF 10'000.-

GAGNE
 LE VOYAGE INTER-VILLES DE TA VIE.

Codes de participation sur chaque ovo drink: www.ovo.ch/shoppingtrip

Find us on Facebook

Ovomaltine

COUP DE COEUR



de Nadine Richon

Un Américain à Paris

Dans *Comment Woody Allen peut changer votre vie* (Seuil), le psychologue Eric Vartzbed voit le cinéaste comme un allié dans une guerre contre nos censures intérieures. La peur du changement pèse sur les êtres, qui adhèrent à leurs fictions intimes mêmes les plus suffocantes. La société encourage aussi cet immobilisme. Or le rire éveille les sensations présentes, éloigne les fantasmes, les souvenirs, les interdits. La psychanalyse, parfois, permet aussi de se libérer d'un scénario plombant vécu comme un destin. Mais la lucidité n'apporte pas le bonheur et chacun fera comme il peut, certains allant jusqu'à tuer impunément dans un monde absurde, d'autres préférant se risquer à aimer, d'autres encore se contentant de réaliser des films ou d'aller au cinéma. Appliquons l'analyse d'Eric Vartzbed à *Midnight in Paris*, dernier film de Woody Allen, qui suit un Américain à Paris façon comédie musicale parlée. On pense d'ailleurs à *Brigadoon*, de Vincente Minnelli, qui lui aussi plonge son héros dans un monde lointain magiquement retrouvé.



© Sony Distribution

Fuyant une vie morne et une fiancée superficielle, l'Américain de Woody Allen (**Owen Wilson**) s'immerge dans un Paris encore plus faux car disparu depuis longtemps mais au moins cher à son cœur. Un choix heureux, dans un premier temps, comme en témoignent plusieurs scènes jouissives...

Mieux encore que le rire ou qu'une psychanalyse réussie, cette expérience éveille des sensations fortes et lui permet de retrouver le réel, une frustrante et incertaine réalité, certes, mais qu'il convient à chacun d'aménager. Car si nous n'avons qu'une vie, encore faut-il oser ne pas passer à côté.

Du tac au tac

Si vous étiez une série TV?

Sex and the City.

Quelle qualité doit posséder un(e) étudiant(e) de l'UNIL?

La polyvalence.

Dans quelle université rêveriez-vous d'étudier?

A Columbia.

Votre livre du moment?

Manette Salomon, d'Edmond et Jules de Goncourt.

Que détestez-vous le plus à l'UNIL?

Les listes de présence.

Votre mot préféré?

Cucurbitacée.

Le mot que vous détestez?

Intolérance.

Quel métier voudriez-vous faire petite?

Trapéziste

Vos deux films préférés?

Le fabuleux destin d'Amélie Poulain et Pulp Fiction.

Quel héros ou héroïne de fiction aimeriez-vous être?

Wonder Woman.

Une chanson d'amour?

Je ne suis pas fan de niaiseries amoureuses.

Si vous deviez vous engager pour une cause, ce serait laquelle en dehors de la défense des étudiants?

La lutte contre le racisme et les intolérances.



Léonore Porchet, étudiante en lettres, coprésidente de la FAE. F. Imhof © UNIL

Qui suis-je ?

concours



stramatakis © UNIL

Vous avez été nombreux (es) à avoir identifié Solange Ghernaouti-Hélie, professeure HEC, sur la base de trois mots clés. Carine Carvalho Arruda, chargée de mission du Bureau de l'égalité des chances, a gagné le tirage au sort.

Qui se cache derrière : SÉCURITÉ – SANTÉ – SIRÈNE

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir **la nouvelle housse d'ordinateur de la boutique UNIL.**

Impressum

ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | uniscope@unil.ch | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédacteurs **Aurélien Despont (A.D.) + Renata Vujica (R.V.) + Nadine Richon (N.R.)** | Mémento **Florence Klausfelder** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go ! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro : **Patrice Fumasoli**



Les propos tenus dans l'uniscope n'engagent que leurs auteurs-e-s.